

de la vertu et de la religion étaient capables de l'émouvoir !”

Il serait trop long d'énumérer tous les faits et tous les sentiments analogues que nous a transmis l'histoire des premiers âges de la colonie. A l'exemple de ces pieux personnages et de ces grandes figures historiques, M. Ducharme, dans son malheur, ne sut trouver que des paroles de résignation et de conformité à la volonté de Dieu. Dès le jour même de l'incendie, le 7 juillet 1845, il écrivait à son évêque, Mgr Bourget, la lettre suivante :

“ *Monseigneur*, — Hier, à la grand'messe, mes paroissiens ont uni leurs larmes aux miennes pour déplorer le malheur de nos chers frères de Québec. Aujourd'hui, je vous invite, Monseigneur, à vous unir à nous pour remercier le bon Dieu d'avoir préservé notre pauvre petit séminaire et surtout notre église; de la destruction et de la fureur de l'incendie. Ce matin, vers trois heures et demie, la petite cloche de la communauté m'a éveillé; j'ai ouvert un châssis et j'ai aperçu une épaisse fumée qui me paraissait sortir de la cuisine. Arrivé dans ma cour, j'ai constaté que le feu était pris au milieu de notre hangar qui est un bâtiment de plus de cinquante pieds, couvert en bardeaux et lambrissé, où se trouvait notre grain de dîme, nos provisions de fleur, nos poêles et quantité d'autres objets. Il a été impossible de sauver la moindre chose. C'est là, pour nous, une perte de plus de deux cent cinquante louis. Mais, encore une fois, nous devons à Dieu de grandes actions de grâces pour nous avoir préservé ainsi que notre église. Nous ne pouvons rien dire sur la cause de cet incendie. Le feu s'est communiqué plusieurs fois à la salle des séminaristes, et la chaleur était si intense qu'elle était suffocante dans l'intérieur de la maison; heureusement l'air était d'un calme profond. Nous avons sorti presque tous nos effets, ce qui ne s'est pas exécuté sans dommage. Plusieurs séminaristes ont jeté leurs coffres du troisième étage et n'ont pas manqué de les briser. Il n'est arrivé aucun autre accident